

MAKENZY ORCEL

MAÎTRE-MINUIT

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Pour l'écriture de ce livre l'auteur a bénéficié d'une bourse
du Centre national du livre, d'une résidence à Laval (Lecture en tête),
à Saint-Jans-Cappel (Villa Marguerite Yourcenar),
à Florence (Fondation Santa Maddalena)
– que tous soient ici remerciés.

Ce projet a bénéficié d'un soutien financier
de la Direction régionale des affaires culturelles Normandie
et de la Région Normandie au titre du FADEL Normandie.



© Zulma, 2018.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Maître-Minuit*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



*à mon fils, Nyl,
et à mon ami, Francesco Gattoni*

« On ne vit pas avec des histoires comme celles-là.
On les traîne. On les traîne en espérant trouver
un jour un océan où les larguer, s'en débarrasser,
on ne trouve jamais l'océan, il n'y a pas d'océan où
se soulager de sa mémoire... »

JEAN-CLAUDE CHARLES

je viens de me réveiller en sursaut, comme d'un cauchemar qui a trop duré, pris d'assaut tous mes sens. j'ai l'impression de tomber. je dois faire un effort pour remonter à la surface, renouer avec le réel, mais mon esprit tourne à vide, à moitié conscient. j'essaie de bouger. une douleur intense me saisit de la plante des pieds à la poitrine, telles des milliers de piqûres d'abeille. au fur et à mesure, je découvre ce qui m'entoure. je suis à l'hôpital général. la chambre est étroite. ça schlingue. il fait chaud. mes vêtements sont trempés. les écoulements de sang ne sont pas tout à fait empêchés par les pansements. j'ai un bras sous perfusion, l'autre est menotté au fer du lit, mes pieds dépassent. des dizaines de corps sont affalés pêle-mêle sur des matelas crevés, sur des civières, ou à même le sol crade, jonché de chiffons sanguinolents et couverts de mouches. d'autres suivent. ça déferle jour et nuit. une marée humaine. on dirait que c'est tout le pays qui est frappé par une sale épidémie. depuis des mois, des années, les médecins observent une grève manche longue. ils ne veulent plus continuer à travailler dans ce bordel. tout manque. des intrants

pharmaceutiques. des lits. des tubes à oxygène. des seringues. des bistouris, etc., le patient doit tout se procurer lui-même. les services d'urgences et de maternité, entre autres, sont fermés. des femmes accouchent dans les couloirs à même le ciment. j'entends les cris des nouveau-nés. des gens crèvent, ce qui s'appelle crever, dans la honte la plus totale. le liquide marron qui coule dans les caniveaux, à l'entrée principale du bâtiment, c'est la sauce des corps en décomposition dans la morgue sans climatiseur.

sous la dictature, on disait « le dépotoir » pour parler de l'hôpital général. aujourd'hui encore ça reste un des endroits en Haïti où la mort a le plus de clients.

un docteur arrive ! crie une voix depuis une autre salle. il est grand, beau, dans une blouse impeccable, stéthoscope autour du cou, chaussures noires bien cirées, une allure mêlant fierté et suffisance, Dieu lui-même descendu sur terre ! il se dépêche ! on est sauvés ! en entendant cela, les patients (hommes, femmes et enfants) se mettent tous à chouiner, implorer, *la miséricorde ! pitié ! on meurt ici...* mais arrêtez de pleurnicher ! retentit une autre voix, ça sert à rien, il n'y a pas de médecin, on est le 1^{er} avril, on vous a fait un canular. certains patients trouvent ça marrant, pleurent de rire. d'autres, considérant ce qui vient de se passer comme un manque d'égard pour leur détresse, piquent une colère, lessivent d'un flot de juréments bien sentis le *petit con*, le *sans-conscience* qui a fait ça, avant de regagner chacun sa solitude.

tout redevient plat. le temps s'enroule, moisit dans son jus. et c'est répugnant.

sur le grabat à ma gauche, il y a un homme plâtré des deux jambes. de sa tête bandée on ne voit que ses yeux pleins de colère et ses lèvres tremblantes : les blessés étaient trop nombreux, disaient-ils, le temps qu'on ait fini avec une urgence pour passer à une autre, c'était trop tard. foutaise ! ils l'ont laissée mourir, ma femme ! ils l'ont tuée ! qu'est-ce que je vais devenir ?

après un moment, il se tourne vers moi.

vous connaissez Morne Tapion ?

je réponds, bien sûr, cette satanée route où des djinns gloutons seraient responsables de tous les accidents, qui ne la connaît pas, ou n'en a pas au moins une fois entendu parler ?

il était minuit tapant, m'explique-t-il, lorsqu'un cheval en costume trois-pièces sortit Dieu sait d'où et se précipita devant leur camion. lorsqu'il a repris connaissance, il était ici, et sa femme n'était plus là...

il se redresse sur une main – cet effort lui arrache un gémissement, une grimace de douleur pétrit son visage – puis s'assied contre le mur.

c'est fou comme on crève dans ce pays ! ajoutez-il, quel gâchis !

ces mots d'une étourdissante justesse résonnent en moi tels un million de tambours. déferlent des souvenirs, comme si tout à coup le mécanisme de la mémoire s'était remis en marche, le jour s'était levé, et m'était révélé le récit de mon existence.

un silence (le genre qu'on ne décrit pas).

mais pourquoi donc êtes-vous menotté au lit ?

il pose la question pile au moment où j'allais dissimuler mon poignet sous le drap. un patient menotté ça éveille la curiosité. c'est pas normal (dans un hôpital on attache ceux qui ont des démêlés avec la justice ou les fous dangereux). on a envie de savoir. en guise de réponse, je lui raconte toute l'histoire.

PREMIÈREMENT

Marie Éliŕha Démosthène Laguerre

adieu mère ! m'entendais-je dire à demi-voix, en poussant la porte vers la rue, libre, déterminé à aller où le vent m'emmènerait. c'est tout ce que j'avais à faire. on perd tous sa mère un jour, c'est comme ça, on s'y fait. sauf que moi j'étais même pas sûr que c'était ma mère, et pas du tout préparé à continuer seul dans un monde aussi vaste et violent. en me remémorant cette histoire aujourd'hui, je me rends compte que le passé finit toujours par nous rattraper. chaque seconde du mien a été faite d'impondérables, d'infinies pentes à remonter.

... un tas de signes préfiguraient la fin de Marie Élitha Démosthène Laguerre. un des plus frappants fut ce séjour éclair chez Grann Julienne. vieille dame aux allures pittoresques vivant retirée, loin de tout. nulle province n'était assez éloignée, à l'abri de Papa-à-vie qui, non content d'avoir pris le palais national pour son hacienda privée, frappait sans pitié, faisait de l'absurde la norme. mais là pour le coup c'était vraiment un trou, un des plus perdus de ce pays. Grann Julienne avait entendu parler des gens qui dénonçaient leurs voisins, des membres de leur

propre famille, ou des bus qui transportaient *manu militari* des paysans à la capitale pour aller crier *vive le président*. mais elle ne cherchait pas à savoir si c'était vrai ou faux. elle avait sa cuisine, sa cafetière et son âne, Mimo. ça lui suffisait.

il lui arrivait d'aller prier Marie-la-Vierge à l'église catholique Saint-François, ou de déposer une bougie au pied du potomitan en l'honneur d'un loa, mais ça n'allait pas plus loin. elle savait laisser les gens venir à elle. et elle n'hésitait pas à leur ouvrir sa porte.

Grann Julienne avait un don pour préparer les bains magiques. tout le village était unanime quant à ça, même les plus anciens. et d'autres dons qu'elle gardait secrets, loin de l'indiscrétion publique. avec sa voix hypnotiseuse, ses cheveux coton, ses belles rides, son regard évasif et profond, sa mine renfrognée, son mouchoir arc-en-ciel noué autour de la tête, ses torsades longues et chenuës, sa démarche musicale, ses bijoux douteux qu'elle portait par grappes, et sa pipe qu'elle gardait au coin de la bouche même en parlant, elle semblait revenue d'un conte fantastique ou d'une légende. pour d'autres, c'était une sorcière, un loup-garou qui voyageait la nuit à travers des pays étrangers sur le dos de Mimo métamorphosé en engin volant, pour aller chercher la vie ailleurs, loin de ces triviales extrapolations, c'est pour ça qu'elle était différente de la leur...

Grann Julienne habitait dans une magnifique case à environ une heure de marche de la route principale, c'est-à-dire la seule route où il était possible pour

un véhicule de s'aventurer. une fenêtre donnait sur une bosse rocheuse qu'on entrevoyait à travers les branches d'arbres. il y avait un petit cours d'eau incisé, des arbres tout autour, et des herbes de Guinée dont se repaissait Mimo à longueur de journée. de sa terrasse on voyait d'autres cases juxtées du cimetière familial, le toit de l'église catholique, et tout au bout la mer dans toute sa splendeur. on y respirait une odeur de paix absolue. ce microclimat conférait à son enclos des allures édéniques. on trouvait mille prétextes pour lui piquer son eau et ses vivres. mais la vieille faisait semblant de ne pas remarquer. dans ma dernière demeure j'emporterai rien de tout ça avec moi, se contentait-elle de dire, tous les jours ici les gens crèvent de faim et de soif, autant les laisser en profiter. elle avait hérité cet enclos de sa mère qui l'avait eu d'un souteneur acadien, ou allemand, dont les parents faisaient partie des premiers habitants de la commune.

fidèle à sa routine, Grann Julienne se leva comme tous les matins à l'heure où sortent les oiseaux. une brise venant de la mer lui caressa la nuque, ébouriffa les branches, fit pleuvoir la rosée. l'odeur de la terre mouillée dans la clarté neuve du devant-jour ramenait, comme par enchantement, des souvenirs qu'elle croyait perdus dans le cafouillage de toutes ces années. la mer remue la litanie des hommes. premier devoir, Grann Julienne se lava le visage, balaya la cour, arrosa, nourrit les poules, caressa le dos de Mimo en lui murmurant des paroles inaudibles, ensuite fit

couler un café fort et sucré dans lequel elle plongeait ses cassaves après avoir versé trois gouttes au sol à l'intention des esprits.

crois-en ma parole de vieux, ce café c'était de la magie noire. les sages des *Mille et Une Nuits* ne le coulaient pas avec autant d'amour et de respect. dans ce *peyi-pèdi* situé à l'extrême pointe ouest de la presqu'île du nord, troisième section communale de Bombardopolis, élevé au-dessus de la mer, flashé la nuit par les lumières du camp de Guantánamo de Cuba, habitué des catastrophes naturelles et surnaturelles, ayant ironiquement pour nom Plaine-d'Oranges, comme dans bien d'autres ici, on en buvait toute la journée, c'était coutume. la mort a peur du café, disait Grann Julienne. la première gorgée avalée, elle respira profondément, puis lâcha dans un soupir émerveillé, *la vie est ici*, comme l'errant ayant enfin trouvé la raison pour laquelle il a erré toute sa vie. le matin suivant, la même rengaine. on pourrait imaginer qu'il s'agissait là d'une obligation faite à elle-même de réprimer ses envies d'aller voir ailleurs, ou une sorte de pathologie qui se traduisait par la répétition des mêmes mots à ce moment précis de la journée.

cette butte surplombant la maison, les paysages de la prochaine section communale avec ses petits chemins, faux-fuyants disparaissant dans les bois, c'était l'endroit parfait pour voir le soleil se lever. un brasier illuminant le ciel, les arbres, les cascadelles d'où s'élevaient les sonorités chantantes de l'eau.

menu flot sur les cailloux. Grann Julienne imaginait le cheminement de cette eau jusqu'au bout de la rivière, dans les profondeurs de la mer des Caraïbes. ouvrait ses sens et se laissait envahir par un sentiment de bien-être. les humains aiment échafauder des bulles, s'abrutir d'illusions. la vérité du monde ils n'en veulent pas, non, c'est trop dur. mais c'était quand même beau la force avec laquelle cette vieille s'accrochait à la vie bombardopolitaine comme à la paroi d'une falaise, la vitalité qu'elle transpirait, contrairement à Marie Élitha Démosthène Laguerre qui, aux abords de la trentaine, avait toujours l'air de vivre ses derniers instants. Grann Julienne avait atteint un âge où l'on pouvait croire que la mort l'avait oubliée, où les rêves ne se réalisent plus, ou peut-être tout seuls. convaincue qu'une vie n'est juste que quand elle finit dans la tranquillité absolue, à sa mort elle voulait qu'on l'enterre sur une colline, au milieu de rien.

disons que ses histoires étaient son bâton de vieillesse, le feu autour duquel elle dansait, planait... son monde à elle, voilà !

elle avait survécu à toutes les mauvaises fortunes pour pouvoir les raconter. sa vie puisait tout son sens en elles. elles l'empêchaient de mourir. la même histoire, elle pouvait la raconter plusieurs fois, en ajoutant plus de sel, de piment. je l'écoutais comme on écoute une chanson, un poème, passer d'un univers à l'autre, éplucher les vieilles légendes. je ne comprenais pas tout, mais ça me changeait un peu de la distance de Marie Élitha Démosthène Laguerre.

... avant que la rosée se fane
le soleil vole au secours de l'aube
traverse la cour
se perde derrière les arbres
pour finir quelque part dans la mer

Grann Julienne avait déjà raconté la moitié d'une vie. quand il n'y avait personne pour l'écouter, elle se les racontait à elle-même, ses histoires, à un arbre, ou à Mimo dont le manche était toujours au garde-à-vous, plus costaud que celui de n'importe quel

nègre d'ici. inégalité biologique intolérable pour certains, sans importance pour d'autres. la bite ne fait pas le moine, mais là c'était le genre de résultat auquel on n'arrive jamais, même après un siècle de massages à la graisse de cacao. la tête qu'elle faisait Grann Julienne lorsqu'elle m'avait surpris en train de fixer le manche à Mimo. elle écarquillait des yeux interloqués, on aurait cru qu'elle avait vu un mort. pensant que j'avais fait une bêtise et qu'elle allait me frapper, je me recroquevillai sur moi-même et me figeai, mais elle avait simplement dit, fais attention à tes yeux mon petit !

j'ai dit, oui Grann.

je disais toujours oui, quoi qu'elle dise. (des années après, ça m'est resté comme un réflexe. un enfant ne doit pas être en désaccord avec un adulte. dire non à une vieille personne était pour moi un manque d'égard que rien ne saurait excuser.) *non, foutez-moi la paix !* je disais ça aux petits caïds de l'école gouvernementale qui me faisaient des misères pour rien. c'est bien, mon petit, il ne faut jamais céder aux intimidations...

j'étais persuadé que Grann Julienne possédait aussi des dons rares. comment t'expliquer ? rien qu'en te regardant elle te donne l'impression que tes yeux sont un miroir dans lequel elle lit le tréfonds de ta pensée, qu'elle peut aller à la source même du mécanisme psychique chargé de produire cette pensée.

pendant un moment, j'avais la tête ailleurs. elle me tira de mes rêveries, *je viens d'avoir une vision, toi,*

tu vas devenir dessinateur. je sursautai, croyant qu'elle était en train de se faire du café dans la cuisine. *oui, un dessinateur, un vrai.*

un autre moment, en entendant la cloche de l'église en même temps que les roulements de tambour du péristyle, j'étais en train de me demander à quoi servaient Dieu et les esprits. sans eux on serait déjà tous morts de désespoir ou de folie, lança aussitôt Grann Julienne, en plongeant son regard dans mes yeux. transparaissaient dans ce regard des lointains plus abondants que toutes ses histoires n'auraient pu dire.

elle avait aussi une drôle de façon de répondre aux questions (simples ou pas). jamais directement. tout en ayant l'air d'avoir compris, elle formulait des réponses qui étaient à mon sens complètement à côté de la plaque.

... c'est quoi un tonton macoute, Grann ?

au lieu de dire c'est un assassin, elle dit :

c'est le double maléfique de cousin Zaka. où il passe il fauche tout, des vies et des biens, qu'il glisse dans son *makout* (sacoche).

... à quoi ressemble Dieu, Grann ?

au lieu de dire que c'est une arnaque, une idée reçue, personne ne sait, elle dit :

à tout ce qui nous entoure, mon petit, Il est partout...

... c'est qui Maître-Minuit, Grann ?

c'est un homme qui reste debout, avance toujours, quoi qu'il arrive.